FEUILLETON.

ANGE PITOU.

Suite des Mémoires d'un Médecin,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

VI (Suite.)

On parlait ainsi à cette époque, car on était à la préface de cette grande histoire grecque et romaine que la nation française copia pendant dix ans dans toutes ses phases : dévoûments, proscriptions, victoires et esclavages.

Pitou mit le livre sous son bras, avec un geste si solennel, qu'il acheva de gagner le cœur du fermier.

—Maintenant, dit Billot, as-tu dîné?

—Non, monsieur, répondit Pitou conservant l'attitude semi-religieuse, semi-héroïque qu'il avait prise depuis qu'il avait pris le livre.

—Il aller journellement, ditait quand on l'a chassé, dit la jeune fille.

—Eh bien! dit Billot, va demander à la mère Billot l'ordinaire de la ferme, et demain tu entreras en fonctions.

Pitou reviendra d'un regard eloquent M. Billot, et, conduit par Catherine, il entra dans la cuisine, gouvernement placé sous la direction absolue de Mme Billot.

VII.

Où il est démontré que si de longues jambes sont un peu disgracieuses pour danser, elles sont fort utiles pour courir.

Il y avait nombreuse assemblée dans la grange. Billot, comme nous l'avons dit, était fort considéré de ses gens, en ce qu'il les grondait souvent, mais les nourrissait bien et les payait bien.

Aussi, chacun s'était-il empressé de se rendre à son invitation.

D'ailleurs à cette époque courait parmi le peuple cette fièvre étrange qui prend les nations quand les moissons vont se mettre en travail. Des mots étrangers, nouveaux, presqu'inconnus sortaient de bouches qui ne les avaient jamais prononcés. C'étaient les mots de Liberté, d'indépendance, d'émancipation, et, chose singulière, ce n'était pas seulement parmi le peuple qu'on entendait prononcer ces mots; non, ces mots avaient été prononcés par la noblesse d'abord, et cette voix qui leur répondait n'était qu'un écho.

C'était de l'Occident qu'était venue cette lumière qui devait éclairer jusqu'à ce qu'elle brûlât. C'était en Amérique que s'était levé ce soleil, qui en s'accomplissant son cours, devait faire de la France une vaste incendie à la lueur duquel les nations épouvantées allaient lire le mot république écrit en lettres de sang.

Aussi, ces réunions où l'on s'occupait d'affaires politiques, étaient-elles moins rares qu'on ne pourrait le croire. Des hommes, sortis on ne savait d'où, des apôtres d'un dieu invisible, et presque inconnus, couraient les villes et les campagnes, semant partout des paroles de liberté. Le gouvernement, aveugle jusqu'alors, commençait à ouvrir les yeux. Ceux qui étaient à la tête de cette grande machine, qu'on appelle la chose publique, sentaient certains rouages se prendre, sans qu'ils pussent comprendre d'où venait l'obstacle. L'opposition était partout dans les esprits, si elle n'était pas encore dans les bras et dans les mains; invisible, mais présente, mais sensible, mais menaçante, et parfois d'autant plus menaçante que, parcelle par parcelle, elle était insaisissable, et qu'on la devinait sans pouvoir l'éteindre.

Vingt ou vingt-cinq métayers, tous dépendans de Billot, étaient rassemblés dans la grange.

Billot entra suivi de Pitou. Toutes les têtes se découvrirent, tous les chapeaux s'agitèrent au bout des bras. On comprenait que tous ces hommes-là étaient prêts à se faire tuer sur un signe du maître.

Le fermier expliqua aux paysans que la brochure que Pitou allait lire était l'ouvrage du docteur Gilbert. Le docteur Gilbert était fort connu dans tout le canton, où il avait plusieurs propriétés, dont la ferme tenue par Billot était la principale.

Un tonneau était préparé pour le lecteur. Pitou monta sur cette tribune improvisée et commença la lecture.

Il est à remarquer que les gens du peuple, et j'oserai presque dire les hommes en général, écoutent avec d'autant plus d'attention qu'ils comprennent moins. Il est évident que le sens général de la brochure échappait aux esprits les plus déliés de la rustique assemblée, et à Billot lui même. Mais, au milieu de cette phraséologie obscure, passaient, comme des éclairs dans un ciel sombre et chargé d'électricité, les mots lumineux d'indépendance, de liberté et d'égalité. Il n'en fallait pas davantage; les applaudissemens éclatèrent; les cris de : Vive le docteur Gilbert! retentirent. Le vieux de la brochure à peu près avait été lu; il fut décidé qu'on la lirait en trois dimanches.

Les auditeurs furent invités à se réunir le dimanche suivant, et chacun prendre d'y amener.

Pitou avait fort bien lu. Rien ne réussit comme le succès. Le lecteur avait pris sa part des applaudissemens adressés à l'ouvrage, et, subissant l'influence de cette science relative, M. Billot lui-même avait senti naître en lui une certaine considération pour l'élève de l'abbé Fortier. Pitou, déjà plus grand que nature au physique, avait moralement grandi de dix coudées.

Une seule chose lui manquait : Mlle Catherine n'avait pas assisté à son triomphe.

Mais le père Billot, enchanté de l'effet qu'avait produit la brochure du docteur, se hâta de faire part de ce succès à sa fille, et Mme Billot ne répondit rien : c'était une femme à courte vue.

Mais Catherine sourit tristement.

—Eh bien! qu'as-tu encore? dit le fermier.

—Mon père! mon père! dit Catherine, j'ai peur que vous vous compromettez.

—Allons! ne vas-tu pas faire l'oiseau de mauvais augure? Je te prévens que j'aime mieux l'allouette que le hibou.

—Mon père, on m'a déjà dit de vous prévenir qu'on avait les yeux sur vous.

—Et qui t'a dit cela? s'il te plaît.

—Un ami.

—Un ami! Tout conseil mérite remerciement tu vas me dire quel est cet ami. Quel est il, voyons!

—Un homme qui doit être bien informé.

—Lui! redit-il.

—M. Isidor de Charny.

—De quoi se mêle-t-il, ce muscadin-là? de me donner des conseils sur la façon dont je pense! Est-ce que je lui donne des conseils sur la manière dont il s'habille, a-t-il dit à Pitou? Il me semble qu'il y aurait cependant autant à dire d'un côté que d'autre.

—Mon père, je ne vous dirais cela pour vous fâcher. Le conseil a dû vous donner bonne intention.

—Eh bien! je lui en rendrai un autre, et tu peux le lui transmettre de ma part.

—Lequel?

—C'est que lui et ses confrères fassent attention à eux,—on les secoue drôlement à l'Assemblée nationale, MM. les nobles; et plus d'une fois il a été question devant moi des favoris et des favorites. Avis à son frère, M. Olivier de Charny, qui est le-bas, et qui n'est pas mal, dit on, avec l'Autrichienne.

—Mon père, dit Catherine, vous avez plus d'expérience que nous, faites ce que vous voulez.

—En effet, répétait Pitou, que son succès avait rempli de confiance, de quoi se mêle-t-il voire M. Isidor.

Catherine n'entendit point ou lui semblant de ne pas entendre, et la conversation en resta là.

Le dîner eut lieu comme d'habitude. Jamais Pitou ne trouva dîner plus long. Il avait hâte de se montrer dans sa nouvelle splendeur avec Mlle Catherine au bras. C'était un grand jour pour lui que ce dimanche, et il se promit bien de garder la date du 12 juillet dans son souvenir.

Vers un jolie blonde aux yeux noirs, mince et flexible comme les saules qui poussent à la petite source où l'on allait puiser l'eau de la ferme. Elle était mise d'ailleurs avec cette coquetterie naturelle qui fait ressortir tous les avantages de la femme, et son petit bonnet chiffonné sur elle-même, comme elle l'avait dit à Pitou, lui allait à merveille.

La danse ne commençait, d'habitude, qu'à six heures. Quatre ménétriers montés sur une estrade de planches, faisaient moyennant une rétribution de six blancs par quadrille, les honneurs de cette salle de bal en plein vent. En attendant six heures, on se promenait dans cette fameuse allée des Soupirs, dont avait parlé la tante Angélique, où l'on regardait les jeunes Messieurs de la ville ou des environs jouer à la paume, sous la direction de maître Farolet, paumier en chef de Son Altesse Monseigneur le duc d'Orléans. Maître Farolet était tenu pour un oracle, et ses décisions en matière de tuiles, de chasse et de quinze, étaient reçues avec toute la vénération que l'on devait à son âge et à son mérite.

Pitou, sans trop savoir pourquoi, eût fort désiré rester dans l'allée des Soupirs; mais ce n'était point pour demeurer dans l'allée de cette double allée de hêtres que Catherine avait fait cette toilette piquante qui avait enervvillé Pitou.

Les femmes sont comme les fleurs que le hasard a fait pousser à l'ombre; elles tendent incessamment à la lumière, et, d'une manière ou d'une autre, il faut toujours que leur corolle fraîche et embaumée vienne s'ouvrir au soleil, qui les fane et qui les dévore.

Il n'y a que la violette qui, au dire des poètes, ait la modestie de rester cachée; mais encore paraît-elle le deuil de sa beauté inutile.

Catherine tira donc tant et si bien le bras de Pitou, que l'on prit le chemin du jeu de paume. Hâtons-nous de dire que Pitou non plus ne se fit pas trop tirer le bras. Il avait aussi grande hâte de montrer son habit bleu-de-ciel et son costume tricorne, que Catherine son bonnet à la Galatée et son corset gorge-de-pigeon.

Une chose flattait surtout notre héros et lui donnait un avantage momentané sur Catherine. Comme personne ne le reconnaissait, Pitou n'avait jamais été vu sous de si somptueux habits, on le prenait pour un jeune étranger débarqué de la ville, quelque neveu, quelque cousin de la famille Billot, un prétendu de Catherine même. Mais Pitou était trop modeste pour croire que l'erreur pût durer plus longtemps. Il lut tant de signes de tête à son ami, il ôta tant de fois son chapeau à ses connaissances, qu'enfin on reconnut, de proche en proche, le pimpant villageois l'élève indigne de maître Fortier, et qu'une espèce de murmure s'éleva qui disait : C'est Pitou! Avez-vous vu Ange Pitou?

Cette clameur alla jusqu'à Mlle Angélique; mais comme cette clameur lui fut que celui que la clameur publique proclamait pour son neveu était un grenil gaupe, marchant les pieds en dedans, et s'arrondissant les bras, la vieille fille, qui avait toujours vu Pitou marcher les pieds en dedans et les coudes au corps, secoua la tête avec incrédulité et se contenta de dire :

—Vous vous trompez, ce n'est pas là mon cancre de neveu.

Les deux jeunes gens arrivèrent au Jeu de Paume. Il y avait, ce jour-là, dêli entre les joueurs de Soissons et les joueurs de Villers-Cotterets; de sorte que la partie était des plus animées. Catherine et Pitou se placèrent à la hauteur de la corde, tout au bas du talus; cela Catherine qui avait choisi ce poste comme le meilleur.

Au bout d'un instant, on entendit la voix de maître Farolet, qui criait :—A deux. Passons.

Les joueurs passèrent effectivement, c'est-à-dire que chacun alla défendre sa chasse et attaquer celle de ses adversaires. Un des joueurs en passant, salua Catherine avec un sourire, Catherine répondit par une révérence et en rougissant; en même temps Pitou sentit courir dans le bras de Catherine appuyé au sien un petit tremblement nerveux.

Quelque chose comme une angoisse inconnue serra le cœur de Pitou.

—C'est monsieur de Charny! dit-il, en regardant sa compagne.

—Oui, répondit Catherine, vous le connaissez donc?

—Je ne le connais pas, fit Pitou; mais je l'ai deviné.

En effet, Pitou avait pu deviner monsieur de Charny dans ce jeune homme, d'après ce que lui avait dit Catherine la veille.

Celui qui avait salué la jeune fille était un élégant gentilhomme de vingt-trois ou vingt-quatre ans; beau, bien pris dans sa taille, élégant de forme et gracieux de mouvement, en somme un l'habitude d'être ceux qu'une éducation aristocratique a pris au berceau.—Tous ces exercices du corps qu'on ne fait bien qu'à la condition qu'on les aura étudiés dès l'enfance, M. Isidor de Charny les exécutait avec une perfection remarquable; et, comme il était de ceux dont le costume s'harmonie toujours à merveille avec l'exercice auquel il est destiné. Ses livrées de chasse étaient citées pour leur goût parfait; ses negligés de salle auraient pu servir de modèles à Saint-Georges lui-même; enfin, ses habits de cheval étaient ou plaidé paraissaient, grace à sa façon de les porter, d'une coupe toute particulière.

Quant à Catherine, elle semblait n'avoir et n'avait même probablement aucune idée de ce qui se passait dans le cœur de Pitou; elle était heureuse et fière à la fois; heureuse de danser; fière de danser avec le plus beau cavalier des environs.

Si Pitou avait été contraint d'admirer M. de Charny joueur de paume, force lui fut de rendre justice à M. de Charny danseur. A cette époque, la mode n'était pas encore venue de marcher au lieu de danser. La danse était un art qui faisait partie de l'éducation. Sans compter M. de Lauzun, qui avait dû sa fortune à la façon dont il avait dansé sa première courante au quadrille du roi, plus d'un gentilhomme avait dû la faveur dont il jouissait à la cour à la manière dont il tendait le jarret et poussait la pointe du pied en avant. Sonnez rapport, le commandeur était un modèle de grace et de perfection, et il eut pu, comme Louis XIV, danser sur un theatre avec la chance d'être applaudi, quoqu'il ne fût ni roi, ni acteur.

Pour la seconde fois, Pitou regarda ses jambes, et fut forcé de s'avouer que, quelque qu'il ne s'opérât un grand changement dans une partie de son individu, il devait renoncer à briguer des succès du genre de ceux que remportait M. de Charny en ce moment.

La contredanse finit; pour Catherine, elle avait duré quelques secondes à peine, mais à Pitou elle avait paru un siècle. En revenant à la place de bras de son cavalier, Catherine s'aperçut du changement qui venait tant dans sa physionomie. Il était pale, la sueur perlait sur son front, et une larme à demi dévorée par la jalouse fouillait dans son humide.

—Ah! mon Dieu! dit Catherine, qu'avez-vous donc, Pitou?

—J'ai, répondit le pauvre garçon, que je voudrais jamais danser avec vous, après vous avoir vu danser avec monsieur de Charny.

—Bah! dit Catherine, il ne faut pas vous désespérer comme cela, vous savez bien que vous pourrez, et je n'en aurai pas moins de plaisir à danser avec vous.

—Ah! dit Pitou, il ne faut pas vous désespérer comme cela, vous savez bien que vous pourrez, et je n'en aurai pas moins de plaisir à danser avec vous.

Catherine ne répondit rien, car elle ne voulait pas mentir; seulement, comme c'était une excellente créature, et qu'elle commençait à s'apercevoir qu'elle se passait quelque chose d'étrange dans le cœur du pauvre garçon, elle eut la force d'amitié, mais ces amitiés-là coûtent les plus grands efforts, et elle en fit un.

Si le cœur de Pitou eût connu la haine, il eût, à partir de ce moment, détesté le vicomte de Charny.

Catherine resta à regarder jouer à la paume jusqu'au moment où les joueurs appelèrent leurs domestiques pour panser leur habit. Elle dirigea alors vers la danse, au grand désespoir de Pitou, qui, ce jour-là, semblait destiné à aller contre sa volonté partout où il n'était.

M. de Charny ne se fit point attendre. Un leger changement dans sa toilette avait de joueur de paume fait un élégant danseur. Les vingt sous donnèrent le signal, et il vint présenter sa main à Catherine, en se rappelant la promesse qu'elle lui avait faite.

Ce qu'éprouva Pitou quand il sentit le bras de Catherine se détacher de son bras, et qu'il vit la jeune fille toute rougissante s'avancer dans le cercle avec son cavalier, fut peut-être une des émotions les plus désagréables de sa vie. Une sueur froide lui monta au front; un nuage lui passa sur les yeux; il étendit la main et s'appuya sur un lustrade, car il sentit ses genoux, si solides qu'ils fussent, prêts à se dérober sous lui.

Quant à Catherine, elle semblait n'avoir et n'avait même probablement aucune idée de ce qui se passait dans le cœur de Pitou; elle était heureuse et fière à la fois; heureuse de danser; fière de danser avec le plus beau cavalier des environs.

Si Pitou avait été contraint d'admirer M. de Charny joueur de paume, force lui fut de rendre justice à M. de Charny danseur. A cette époque, la mode n'était pas encore venue de marcher au lieu de danser. La danse était un art qui faisait partie de l'éducation. Sans compter M. de Lauzun, qui avait dû sa fortune à la façon dont il avait dansé sa première courante au quadrille du roi, plus d'un gentilhomme avait dû la faveur dont il jouissait à la cour à la manière dont il tendait le jarret et poussait la pointe du pied en avant. Sonnez rapport, le commandeur était un modèle de grace et de perfection, et il eut pu, comme Louis XIV, danser sur un theatre avec la chance d'être applaudi, quoqu'il ne fût ni roi, ni acteur.

Pour la seconde fois, Pitou regarda ses jambes, et fut forcé de s'avouer que, quelque qu'il ne s'opérât un grand changement dans une partie de son individu, il devait renoncer à briguer des succès du genre de ceux que remportait M. de Charny en ce moment.

La contredanse finit; pour Catherine, elle avait duré quelques secondes à peine, mais à Pitou elle avait paru un siècle. En revenant à la place de bras de son cavalier, Catherine s'aperçut du changement qui venait tant dans sa physionomie. Il était pale, la sueur perlait sur son front, et une larme à demi dévorée par la jalouse fouillait dans son humide.

—Ah! mon Dieu! dit Catherine, qu'avez-vous donc, Pitou?

—J'ai, répondit le pauvre garçon, que je voudrais jamais danser avec vous, après vous avoir vu danser avec monsieur de Charny.

—Bah! dit Catherine, il ne faut pas vous désespérer comme cela, vous savez bien que vous pourrez, et je n'en aurai pas moins de plaisir à danser avec vous.

—Ah! dit Pitou, il ne faut pas vous désespérer comme cela, vous savez bien que vous pourrez, et je n'en aurai pas moins de plaisir à danser avec vous.

Catherine ne répondit rien, car elle ne voulait pas mentir; seulement, comme c'était une excellente créature, et qu'elle commençait à s'apercevoir qu'il